

## Sainte Gertrude d'Helfta et la spiritualité cistercienne\*

Comment ai-je pu accepter de vous parler de sainte Gertrude ici à Cîteaux, dans la maison de Dom Olivier, le grand spécialiste, ami et quasi confident de notre sainte cistercienne? Moi-même, je la fréquente depuis que je porte son nom, mais sans aucune prétention de la connaître à fond. Si je vous parle aujourd'hui, c'est par gratitude envers elle, qui toujours de nouveau m'entraîne vers la louange de l'Ami bien-aimé. Je vais donc me demander avec vous, si et, si oui, comment Gertrude vit de la spiritualité cistercienne.

Pendant longtemps, Gertrude la grande était généralement considérée et présentée comme moniale bénédictine. Et les Cisterciennes ont eu quelque mal à la faire reconnaître comme l'une d'entre elles. Si nous examinons l'iconographie de sainte Gertrude, elle fut le plus souvent représentée en habit noir de bénédictine.

Grâce aux historiens, nous savons aujourd'hui que c'est le Comte Bourchard de Mansfeld en Saxe, qui a fait venir des « Sœurs grises » de Halberstadt pour fonder un monastère proche de son château. «Sœurs grises», c'est ainsi qu'on appelait alors les Cisterciennes en se référant à la couleur de la laine à l'état naturel, non blanchi, de leur habit. Le XIII<sup>e</sup> siècle a vu d'innombrables fondations de monastères de moniales qui toutes désiraient être intégrées dans un des Ordres masculins florissants à cette époque : cistercien, prémontré, dominicain. Un grand nombre de communautés furent incorporées dans l'Ordre cistercien. Or, pour être incorporée, une communauté de moniales avait besoin d'une abbaye de moines dont le père abbé en devenait le père immédiat, chargé de leur donner un moine confesseur et au moins un frère convers ou un moine pour s'occuper de la gestion de leurs terres. Rapidement les demandes d'incorporation des fondations cisterciennes féminines ont dépassé les possibilités des

---

\* Conférence donnée à Cîteaux, le 9 avril 2014, lors de l'assemblée générale de l'Association pour le rayonnement de la culture cistercienne. Nous avons conservé le style oral de l'exposé.

abbayes de moines pour y correspondre. Le chapitre général de 1229 a alors décidé de ne plus incorporer désormais de nouvelles communautés de moniales, mais de leur permettre d'adopter les us et coutumes cisterciens et de vivre dans l'esprit de l'Ordre. C'est ce qui est arrivé aux moniales de Mansfeld, qui ont transféré leur monastère par deux fois, avant de s'établir à Helfta en 1258, sous la jeune abbesse Gertrude de Hackeborn, qui n'avait alors que 26 ans. Une personnalité extraordinaire ! Là, elle a fait construire une église dans le style cistercien : chevet plat orienté vers l'est aux trois vitraux en lancette. C'est la seule façade restée intacte au moment de la refondation d'Helfta en l'an 1999, émouvant témoin architectural du projet cistercien de la jeune communauté.

Il est manifeste que l'abbesse Gertrude de Hackeborn a considéré comme une priorité d'offrir à ses moniales une solide formation, en rien inférieure à celle des clercs et des moines. Nous savons que les monastères féminins furent quasi les seuls lieux de scolarisation pour fillettes et jeunes filles. C'est ainsi que la petite Gertrude de 5 ans fut confiée aux moniales d'Helfta. Était-elle orpheline ? On le suppose, puisque personne n'a jamais parlé de ses origines. Elle a eu la chance providentielle d'avoir comme éducatrice et enseignante Mechtilde de Hackeborn, sœur de sang de l'abbesse Gertrude. Très douée, la petite Gertrude a parcouru le trivium et le quadrivium, formation de base, soit des écoles monastiques, soit des écoles cathédrales. Elle est ainsi arrivée à une maîtrise de la langue latine qui lui a ouvert l'accès à la Bible et à une large part de la littérature classique, patristique et théologique que Mechtilde, sa maîtresse, encouragée par l'abbesse, a eu soin d'acquérir ou de faire copier.

Parmi les auteurs lus figurent avant tout saint Augustin et saint Grégoire le Grand, que Gertrude invoque avec saint Benoît dans une litanie des Saints faisant partie du quatrième de ses Exercices, celui de « l'âme faisant profession à Dieu », mais aussi saint Jérôme et les œuvres de Hugues de Saint-Victor. Les sermons de saint Bernard, surtout les Sermons sur le Cantique des cantiques, sont souvent cités explicitement notamment le sermon 61. Quelques expressions laissent deviner que le *Traité de de La Contemplation de Dieu* de Guillaume de Saint-Thierry, attribué longtemps à saint Bernard, était également connu. C'est à ces mêmes sources que se sont abreuvées les premières générations des moines cisterciens eux-mêmes. Tout cela prouve que la communauté d'Helfta était animée par l'esprit de Cîteaux. La jeune Gertrude, docile, douée, avide de savoir et de connaissance était grandement stimulée par l'ambiance studieuse de sa communauté, mais participait néanmoins aussi aux travaux dans les champs et les jardins.

### Helfta et la règle de saint Benoît

À l'instar de leurs frères cisterciens, les moniales d' Helfta ont suivi la règle de saint Benoît comme le chemin de retour des enfants de Dieu de la région de la dissemblance vers la terre promise de la ressemblance, chemin de retour du fils – Gertrude traduit « fille perdue » – vers la maison du Père.

Comme leurs frères, elles ont vécu leur vie monastique que saint Benoît désigne par le terme « École du service du Seigneur » – comme « École de l'amour ». La Règle est un chemin d'apprentissage de l'amour qui passe par les profondes vallées de l'humilité, car humilité et vérité sont le réceptacle pour l'amour divin. L'expression « profonde vallée » ou « abîme » revient d'ailleurs très souvent sous la plume de Gertrude, toujours par rapport à sa misère, ses négligences, ses impatiences, ses défauts, son indignité.

L'échange extraordinaire entre plusieurs moniales, dont Gertrude et Mechtilde, sur leurs expériences intérieures et leurs témoignages consignés par écrit laissent supposer que la communauté d' Helfta favorisait l'amitié entre sœurs, amitié qui avait sa source dans l'amitié avec le Seigneur Jésus, l'Ami par excellence, et comme but, la mise en commun des dons reçus, dont parle Baudouin de Ford, par les unes et les autres. « Toute amitié » pourtant, « qui n'avait pas son fondement en Dieu, était écartée » par Gertrude « comme danger mortel », commente sa sœur biographe. Ont-elles connu l'œuvre d'Aelred de Rievaulx, *L'amitié spirituelle* ? Ont-elles eu connaissance de la traduction de la parole de saint Jean « Dieu est amour » par « Dieu est amitié » ? Elles contemplant en effet Dieu tout proche qui assume notre humanité avec toutes ses blessures, sa misère, son péché, pour lui faire le don de sa surabondante et tendre miséricorde et le revêtir de sa divine beauté.

L'œuvre de Dieu, la liturgie est célébrée à Helfta avec soin et ardeur. Mechtilde est chantre, Gertrude sous-chantre. La liturgie préparée par la *lectio divina* est même le lieu privilégié de l'expérience spirituelle de l'une et de l'autre, et avant tout l'Eucharistie. On pourrait dire que la liturgie est pour elles la suite de la *lectio–meditatio*, elle est *oratio–contemplatio*. Elle est pour elles théologie vécue. Théologie du désir mutuel du Créateur et de la créature, de l'incarnation du Verbe divin et de la divinisation de l'homme. Théologie de la beauté de la Trinité, de l'effusion de sa grâce et de sa suppléance à l'humaine imperfection.

C'est donc dans ce climat que Gertrude a vécu et qu'elle a marqué à son tour par son discret rayonnement. Je ferai référence, dans la suite, non pas aux cinq volumes de ses *Œuvres spirituelles*, mais au

seul volume II<sup>1</sup>, qui contient, dans le livre I du *Héraut, mémorial des largesses de l'amour divin*, la biographie de sainte Gertrude, rédigée par l'une des moniales du groupe des confidentes, et, dans le livre II, le récit de Gertrude elle-même. Elle l'a rédigé sur demande de ses supérieures, non sans une grande résistance, qui s'est finalement dissipée au feu de l'Esprit dans la conviction grandissante que la surabondance des dons reçus n'était pas destinée à elle seule, ni même à ses seules compagnes d'Helfta. Je citerai quelque peu aussi le livre des *Exercices*<sup>2</sup>, écrit par Gertrude pour aider et stimuler dans la prière celles et ceux qui ont sollicité son aide.

### La biographie de Gertrude

Elle comporte deux phases. De sa naissance, le 6 janvier 1256, fête de l'Épiphanie, au 27 janvier 1281, donc après son 25<sup>e</sup> anniversaire, jour où sa vie passée est bouleversée.

À partir de cette date, sa vie mystique prend son essor. Pendant quelques mois, elle est encore tiraillée entre ses habitudes et une nouvelle vie toute centrée sur la présence de Jésus, qui l'attire avec délicatesse, sans aucune contrainte. Puis elle ne fléchira plus jamais jusqu'à sa mort, le 17 novembre 1301.

Il y a donc 20 ans entre son arrivée à Helfta comme petite fille de 5 ans et cette rencontre du 27 janvier 1281 qu'elle considère comme la date de sa conversion et 20 ans de cette date jusqu'à sa mort.

Que se passe-t-il ce jour-là ? Écoutons Gertrude elle-même :

Que l'abîme de la Sagesse Incréée interpelle l'abîme de la Toute-Puissance admirable pour la louange et l'exaltation de la Bonté merveilleuse qui dans l'excès de ta miséricorde, s'est déversée jusque dans la vallée profonde de ma misère. J'étais dans la vingt-sixième année de mon âge. Ce lundi sauveur précédait la fête de la Purification de ta Mère très chaste et tombait, cette année-là, le 27 janvier ; l'heure de choix était, après Complies, celle des premiers instants du crépuscule. Dieu qui es Vérité, d'un éclat surpassant toute lumière et cependant, d'une pénétration que n'arrête aucun secret, ayant résolu de dissiper le nuage épais de mes ténèbres, tu mis ta délicatesse et ta tendresse à apaiser d'abord le trouble dont tu avais permis que mon cœur fût agité depuis plus d'un mois. Ce trouble, me semble-t-il, servait ton dessein d'abattre la tour de vaine gloire et de curiosité élevée dans mon cœur par mon orgueil, qui démentait le nom et l'habit que je portais ; et tu voulais pourtant, par ce chemin, me conduire à la connaissance de mon salut. (*Héraut*, II, 1, 1 ; SC 139, p. 229)

1. GERTRUDE D'HELFTA, *Œuvres spirituelles*, t. II : *Le Héraut (Livres I et II)* (*Sources Chrétiennes*, 139), Paris, Cerf, 1968. Seul, ce volume sera utilisé pour l'exposé.

2. GERTRUDE D'HELFTA, *Œuvres spirituelles*, t. I : *Les Exercices* (*Sources Chrétiennes*, 127), Paris, Cerf, 1967.

Ce soir-là, après Complies, elle va au dortoir, salue une ancienne par une inclination de tête et la relevant, voit devant elle Jésus rayonnant de jeunesse et de beauté qui lui adresse les paroles du prophète Isaïe du répons *Rorate coeli*, qu'elle avait chanté pendant l'Avent : « Bientôt viendra ton salut. Pourquoi te consumer de tristesse ? » « Je te sauverai et te délivrerai, ne crains pas. » « Reviens enfin à moi, et je t'enivrerai du torrent de ma divine volupté » (*Héraut*, II, I, 2 ; *SC* 139, p. 231).

À ce moment, Gertrude se découvre séparée de Jésus par une épaisse et infranchissable haie d'épines. Malgré son grand désir, elle ne peut aller vers Lui. Alors, c'est lui-même qui étend la main, sur laquelle elle perçoit « les bijoux brillants de ses cicatrices », et la soulève pour la placer à ses côtés. Ici débute son adhésion consciente de cœur et de volonté au Seigneur, l'épanouissement du désir qui devait l'avoir habitée depuis longtemps, mais contrarié par l'avidité de son intellect, comme elle le dit au chapitre II de son propre récit :

Je te salue, Sauveur et Lumière de mon âme. Grâces te soit rendues [...] pour cette grâce exceptionnelle par laquelle tu as introduit mon âme à la connaissance et à la contemplation du fond intime de mon cœur dont jusqu'alors, je n'avais pas plus souci – si j'ose dire – que du dessous de mes pieds. Et voici que j'ai pris attentivement conscience de tout ce qui dans mon cœur portait offense à l'extrême délicatesse de ta pureté, et de tant de désordre et de confusion, qui faisaient complètement obstacle à ton désir d'y établir ta demeure. (*Héraut*, II, II, 1 ; *SC* 139, p. 233)

Le commentaire de cet épisode que fait sa sœur biographe, auteur du livre I, me semble évoquer le traité de saint Bernard sur l'*Amour de Dieu*. Voici ce qu'elle dit :

Ayant résolu [...] de lui faire la grâce de la mener du visible à l'invisible, de la vie extérieure à la connaissance spirituelle, le Seigneur le fit par une révélation spéciale [...] Elle comprit alors qu'elle était restée loin de Dieu dans la région de la dissemblance, en s'adonnant avec excès aux connaissances humaines et en négligeant jusqu'à ce jour d'ouvrir le regard de son esprit à la lumière des vérités spirituelles ; attachée trop vivement aux joies du savoir humain, elle s'était privée de savourer toute la douceur de la vraie sagesse. [...] Le Seigneur la dépouillant du vieil homme et de ses activités, il la revêtit de l'homme nouveau, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité. D'où dès lors, passée de la rhétorique à la théologie, ruminant d'une manière toujours savoureuse tous les livres divinement inspirés qu'elle pouvait avoir ou se procurer, elle remplissait son âme comme jusqu'au bord des plus pertinentes et douces paroles de la sainte Écriture. (*Héraut*, II, I, 1 ; *SC* 139, p. 121)

C'est donc par la connaissance d'elle-même, qui est, selon saint Bernard, le premier degré de l'amour, que commence la course

rapide de Gertrude vers une union toujours plus profonde de pensée et de volonté avec le Seigneur. Les experts de l'œuvre de saint Bernard disent que le verset de 1 Co 6, 17 « Celui qui adhère au Seigneur devient un seul esprit avec Lui » est cité 62 fois dans ses écrits. Cette adhésion de Gertrude de tout son cœur, de tout son esprit et de toutes ses forces au Seigneur ne se démentira plus jamais, même si elle est consciente de ses défauts, de ses négligences, de son inadéquation à l'amour miséricordieux qui se répand sans cesse sur elle, en elle. Elle s'épanouira en compassion avec Jésus devant ses blessures, en compassion avec ses sœurs et avec beaucoup de personnes laïques qu'elle s'efforcera d'aider par sa prière, ses conseils et ses traductions de parties des Saintes Écritures et d'autres écrits ; Cette compassion est, selon Bernard, le deuxième degré de l'amour.

Chaque chapitre de ce livre II commence par une louange, une action de grâce pour la surabondante grâce reçue, encore et encore, dans ce qu'elle appelle « les marécages glissants de mon âme », les souillures de mon cœur, « le cloaque que je suis », etc., puis le récit d'une nouvelle expérience d'amour, qu'elle termine par le désir de mieux correspondre « à l'excessive tendresse de Dieu », par une plus profonde union de sa volonté avec la sienne. Nous pouvons découvrir là ce que saint Bernard désigne par le troisième degré de l'amour : aimer Dieu à cause du bien qu'Il nous fait. Ainsi, elle sera souvent conduite au désir de se perdre en Dieu, « la resplendissante et toujours tranquille Trinité » pour entrer dans cette Unité inaltérable, ce qui est le quatrième degré de l'amour.

Nous connaissons tous, je pense, le sermon de Bernard sur le Cantique des cantiques, où il parle des visites du Verbe. Gertrude en parle non pas en général, mais de manière très concrète. Elles lui arrivent à l'improviste au souvenir d'une Parole de l'Écriture montant de la mémoire, entendue ou lue « au moment de me coucher, au réfectoire à la collation du soir », pendant un office liturgique, pendant qu'elle est couchée, malade. J'aimerais assister avec vous à l'une de ces visites que je trouve particulièrement saisissante. Nous y voyons, comment agit en elle une Parole écoutée au cours de la liturgie et ce que Bernard entend par l'expression « visite du Verbe ». Je cite l'essentiel de ce chapitre 6 du livre II en omettant la louange initiale et l'affirmation de son indignité, qui ouvrent quasi chacun de ses chapitres.

Je désire pendant cet exil de mon pèlerinage terrestre, retracer autant que je le puis ces béatifiantes délices et ces suavités si douces, par lesquelles « celui qui adhère à Dieu devient un seul esprit avec lui » (1 Co 6, 17). Il m'a été donné, à moi pauvre grain de poussière, de savourer quelques gouttes de cette béatitude infinie si abondamment répandue, et c'est ce que je vais raconter ici.

C'était en cette nuit sacrée [la nuit de Noël] où les cieux parurent distiller le miel, lorsque la douce rosée de la Divinité descendit sur la terre, mon âme comme une toison sur l'aire de la communauté s'efforçait, dans sa méditation, d'être présente et comme active, par une attentive piété, à cette naissance divine où la Vierge enfanta un Fils, vrai Dieu et vrai homme. Presqu'en un éclair tenant du prodige, elle comprit comment lui était offert et reçu par elle comme en un lieu du cœur ce faible Enfant venant de naître et qui était, sans le paraître, « le don souverainement parfait, vraiment le don par excellence » (Jc 1, 16). Tandis que mon âme le tenait en elle, elle parut soudainement se transformer entièrement en la même couleur que lui, si on peut appeler couleur ce qui ne peut être assimilé à aucune qualité matérielle. Alors mon âme eut comme l'intelligence ineffable de ces mots : « Dieu sera tout en tous » (1 Co 15, 28) pendant qu'elle se sentait en possession de l'aimé, reçu au plus intime d'elle-même, et qu'elle se réjouissait que ne lui manquât point cette présence bénie de l'époux aux caresses pleines de charmes. Aussi s'abreuvait-elle avec une insatiable avidité à des paroles comme les suivantes qui étaient comme une coupe de miel présentée par le Seigneur : « De même que je suis la figure de la substance du Dieu Père » (He 1, 3) par nature divine, ainsi tu seras la figure de ma substance par ta nature humaine recevant en ton âme déifiée les rayons de ma divinité comme l'air ceux du soleil ; pénétrée comme jusqu'à la moelle par leur action, tu deviens capable d'une plus grande union avec moi. » (*Héraut*, II, VI, 1-2 ; SC 139, p. 257-259)

Avec Gertrude, nous sommes dans le climat du Cantique des cantiques dans toute sa poésie et sa dramatique. De manière très personnelle, elle a assimilé l'enseignement de Bernard dans ses sermons. Nous rencontrons chez elle bien des termes du vocabulaire bernardin comme, par exemple, les couples misère/miséricorde ; dissemblance/ressemblance ; les verbes former, déformer, réformer, transformer, conformer ; aspirer, respirer ; le bouquet de myrrhe.

Ce qui constitue le lieu central où se rencontrent Bernard et Gertrude, ce sont certainement les plaies du Christ, surtout la blessure du cœur. Au chapitre IV du livre II, elle reproduit une prière qu'elle aimait réciter souvent :

Ô très miséricordieux Seigneur, grave en mon cœur tes plaies divines au moyen de ton précieux sang, afin que j'y lise à la fois, et tes douleurs et ton amour. Que le souvenir de tes blessures reste à jamais dans le secret de mon cœur, pour y exciter une ardente compassion et y allumer le feu de ton amour. Fais-moi sentir le vide des créatures, et sois seul la douceur de mon âme. (*Héraut*, II, IV, 1 ; SC 139, p. 243)

Quelque temps plus tard,

Il me fut donné de connaître spirituellement que tu venais d'imprimer les stigmates de tes très saintes plaies sur des places réelles de mon cœur. Par ces blessures, tu as guéri mon âme, et tu m'as présenté la

coupe qui contient le nectar de l'amour. (*Héraut*, II, IV, 3 ; SC 139, p. 245)

Gertrude a fait sien ce que dans le sermon 61 sur le Cantique, Bernard applique à l'Église.

Elle n'a pas rougi de l'ignominie de la croix, elle n'a pas pris en horreur la brûlure de la Passion, elle ne s'est pas détournée des blessures livides du Seigneur. Elle se complaît même dans les blessures du Christ avec toute sa ferveur et y demeure par une méditation continuelle. Si elle entend ces paroles : « Ma colombe dans les trous du rocher », c'est qu'elle se tient dans les blessures du Christ avec toute sa ferveur et une méditation continuelle. (*SCt* 61, 7 ; SC 472, p. 255)

Cette thématique mériterait une conférence de plus. Pour aujourd'hui, terminons par les paroles d'action de grâce de Gertrude elle-même concernant les faveurs divines reçues qu'elle exprime dans le chapitre XXIII du livre II :

Parmi ces faveurs, il en est deux que je place au-dessus des autres : la première est l'empreinte que tu as formée sur mon cœur, par les splendides joyaux de tes plaies sacrées. La seconde est cette blessure d'amour si profonde et si efficace que (dussé-je vivre mille ans dans le plus complet délaissement) je goûterais sans cesse un bonheur ineffable au souvenir de ces deux bienfaits. Ils me seraient à chaque heure une source suffisante de consolation, de lumière et de gratitude. (*Héraut*, II, XXIII, 7 ; SC 139, p. 337)

Aussi Gertrude ne tarit pas d'action de grâce et de louange. Je considère sainte Gertrude comme un génie de louange, et ses sept *Exercices* comme sept symphonies musicales à la louange de l'interminable torrent d'amour de la Trinité divine. Toute sa créativité littéraire est au service de cette musique qui jubile et chante à la gloire du Dieu de miséricorde et de tendresse et ainsi elle essaie de Lui rendre amour pour amour. Elle va jusqu'à prier le Seigneur

de s'offrir à lui-même un sacrifice de jubilation, dans la joie festive de son amour, et que le Christ, le doux joueur de cithare, chante la première partie, s'accompagnant de l'organon de sa divinité et de la cithare de son humanité. (*Exercices*, VI, l. 423-426 ; SC 127, p. 231)

Le ministère de Gertrude de toujours et pour toujours est d'y associer une multitude d'âmes à la louange de la gloire de sa surabondante grâce.

*Abbaye de la Maigrauge*  
*Chemin de l'Abbaye, 2*  
*CH – 1700 FRIBOURG*

Gertrude SCHALLER, o.cist.  
abbesse émérite